Zeitschrift: Le messager suisse : revue des communautés suisses de langue française

Herausgeber: Le messager suisse

Band: 22 (1976)

Heft: 7-8

Buchbesprechung: Pendant vos vacances, prenez le temps de lire!

Autor: Silvagni

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Pendant vos vacances, prenez le temps de lire !

par Silvagni

SAN ROCCO ET SES FETES (1)

Roman par
Georges Piroué

De deux choses l'une : ou un jeune réalisateur, René Allio par exemple porte à l'écran « San Rocco et ses fêtes » et nous gagnons notre pari ; ou alors c'est que nous ne connaissons plus rien ni à la littérature ni au cinéma. Mais quel film ! Pardon ! Nous voulons bien entendu dire : quel roman ! Deux cent-neuf pages seulement, mais chacune pleine comme un œuf. Un très subtilement juteux surréalisme habillé à l'italienne. Un très astucieusement feint nonchaloir et une plume tenue fermement d'une main de fer dans un gant de velours. Un régal pour ceux-là qui aiment l'Italie et ses merveilles. Mais, lisons donc : l'attendrissante petite famille descend du train dans une petite gare quelque part au sud de Naples : M'pa, M'man et leurs deux enfants : la fille qui déjà voit ses jours : Isabelle ; et son frère Mico, impubère. La gare dessert un petit port de pêche et le village de paysans qui le surmonte. M'pa est italianisant ; sa femme et ses enfants qui comme lui parlent français entre eux, pratiquent couramment l'italien. Les quatre seront logés chez l'habitant : le sieur Lapera et prendront leurs repas au restaurant tenu par un lascar nommé Polifemo et dont la terrasse donne sur l'une de ces plages de sable fin jaune de cadmium que frange l'indigo de la Tyrrhénienne. Dès que les quatre étrangers commencent de se baigner et de se prélasser à moitié nus sous le soleil en lion et dans le sable brûlant, les garçons autochtones entreprennent à distance respectueuse l'encerclement des clients de Polifemo. Cependant, les curieux ne franchissent pas l'invisible frontière qui sépare la terrasse de Polifemo et la plage du reste de la bourgade de marine. Désireux de louer une barque, M'pa, M'man et les enfants demandent à un garçon rencontré par hasard de leur en procurer une. C'est toute une affaire, le garçon tombe des nues, se méfie visiblement, dit que cette idée de vouloir louer une barque pue à son nez. Pour finir, le garçon escorte les quatre estivants dans des venelles qui contournent les masures des pêcheurs. Cette bourgade est pleine d'interdits, de tabous. *Le môle qui protège l'entrée du bassin est presque toujours désert ; il est parsemé d'étrons et il en monte, dans la chaleur, une puissante odeur de pisse.* Le la est donné. On est dans la nasse de l'art de Georges Piroué et l'on s'y plait. La bourgade de marine, la « marina se divise en deux : restaurant et plage pour les estivants ; port de pêche. Surplombant la marina, est le village de paysans. Les chômeurs quasi professionnels occupent le banc de pierre pris dans la façade de la mairie, les marches de l'église, les bornes.

« La première fois que les étrangers sont montés là, un barbu à casquette américaine, un Fidel Castro en état de croupissement avancé, les a abordés pour leur vanter les mérites épicés du sous-sol, juste sous leurs pieds aménagé en night-club ».

Et sur tout cela la canicule où se meuvent des personnages laissés sur place par le poète dramaturge et historien napolitain Salvatore di Giacomo (XIX-XX°) pour qu'un jour Georges Piroué en use à sa propre façon à lui que nous ne nous hasarderons pas à raconter de peur de ne pas savoir nous borner. Cependant nous ne nous passerons certes pas de dire que la faculté de donner à voir et à entendre dont dispose notre auteur est l'une des plus puissantes de nos récentes lectures.

« Oui, mon lapin » dit volontiers m'man en s'adressant à m'pa ; et le fait qu'allongé sur le drap près de sa femme m'pa est un chaud lapin.

Un livre à lire en petite tenue couché sur le dos dans un hamac en plein soleil, et qui, pour tout dire, ferait un très bon nouveau Goncourt suisse.

Ed. DENOEL.

P.S. — De Georges Piroué encore, on lira la rigoureuse étude qu'il a consacrée au sculpteur Condé dans la collection « *Actualité de la Sculpture* dirigée par Ionel Jianou.

MARIE-LOUISE von FRANZ C.G. JUNG. SON MYTHE EN NOTRE TEMPS.

A ceux-là de nos lecteurs qui connaissent nos textes « *à ne pas mettre entre toutes les mains* » ou interdits à l'étalage, nous devons un éclaircissement quant à la motivation de notre lecture de cet ouvrage scientifique d'une spiritualiste consacré à un spiritualiste et destiné à l'initiation au culte de la doctrine de Carl-Gustav Jung (1875-1961).

Voici pourquoi nous avons lu sans sauter une seule ligne l'ouvrage prodigieux de Marie-Louise von Franz : Nous avions méticuleusement travaillé trois mois d'affilée durant l'année 1936 à la description des plans principaux et des séquences d'un documentaire d'illustration de la conférence sur la malariothérapie que devait donner le Dr Capgras qui nous avait admis pour l'étude de l'atmosphère, des sources d'éclairage et du sol exploitable en chariot pour nos travellings dans l'une des salles de l'annexe Henri Roussel de l'hôpital psychiatrique parisien Sainte-Anne, laquelle était en ce temps-là réservée aux femmes.

Grosso modo, la malariothérapie est fondée sur le principe qui postule que si un individu mentalement sain mais fiévreux à 40° dévie dans la déraison, le malade psychique fiévreux à 40° dévie dans la raison, et dans la déviation de celui-ci, il est un créneau pour le psychiatre. Mêlés aux familles des malades en visite, nous étions la caméra en travelling attentive à l'observation au niveau du regard porté devant soi par un curieux de taille légèrement au-dessus de la moyenne et embrassant d'un seul coup d'œil la salle à dominante blanche et inondée de lumière à la fois par les plafonniers électriques et par deux rangées de spacieuses baies. Et justement parce que notre regard qui allait être celui de la caméra avait bondi vers les sources d'éclairage, nous trouvions sous les doigts de notre droite légèrement avancée à hauteur d'appui, l'arête et le plat d'une très longue table de réfectoire sur laquelle, dans des conditions admirables de propreté, des infirmières en blouse blanche de l'Assistance publique préparaient à l'aide de plats en aluminium et de réchauds à alcool le repas de chacune des deux douzaines de malades

couchées. Cette table tendue de toile cirée à menus carrés rouges sur fond blanc, ces plats en aluminium où grésillait le beurre autour d'une escalope de veau ou de deux œufs miroir ; ces femmes en blanc absorbées par leur volonté de faire bien allaient nous fournir l'ouverture « iris » sur l'image liminaire de la première séquence de notre film ; et aussitôt, le gros plan du plat en aluminium garni de deux œufs miroir francs comme l'or fin allait nous conduire par travelling et dans la foulée d'une blouse blanche à l'une des malades. Juste une œillade aux yeux vitreux de la femme allongée, drap tiré jusqu'au menton, et à sa bouche entrouverte pour recevoir la petite cuillère avancée par l'infirmière ; puis un regard appuyé à la lourde ferraille blanchie du châlit ; puis, en exploitant le sol entre la table de réfectoire et les pieds de lit, regard consécutivement appuyé sur les malades : six à la file ; les six également en situation de contrainte, c'est-à-dire prises chacune depuis l'échancrure au ras du cou jusqu'à la taille dans le corsage de la camisole de force lacée dans le dos et aux manches s'achevant en lanières nouées au niveau du matelas aux bat-flancs du lit. Et sur chacune d'elles, œillade durant quatre-vingt-seize images sur ses pieds dépassant le couvre-pieds et pris dans le bas du pantalon de pyjama s'achevant en lanières nouées aux montants du pied de lit... Et l'une d'entre elles, arménienne adolescente aux immenses yeux noirs en constante fuite et à l'épaisse chevelure noire laineuse partagée en mèches prises chacune dans une papillotte formée d'une longue bande de gaze nouée aux montants verticaux de la tête de lit. Long regard attaché à la seule chose vraiment horrible de cette salle : tout au bout de l'allée centrale et dans l'axe de celle-ci, une manière de rotonde et au centre de l'espace de sol une baignoire monumentale vue transversalement. Une bâche verte tendue raide comme peau de tambour au ras de bord de la baignoire et percée d'un hublot. La malade mise à tremper passe son visage rouge comme écorché vif ; hurle, et à grands coups de poings et de pieds contre la bâche produit un roulement en continu. Etude d'une manière de bas-relief tombal étrusque : une malade libre de ses mouvements : tête sous le drap qui la moule, se tient sur son flanc gauche comme pétrifiée et muette vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Un jour, occasionnant les cris des visiteurs et des infirmières, la petite arménienne parvient à libérer sa chevelure et à se couler hors du vêtement de contrainte et, nue, cuisses souillées de sang, se prend à courir entre les lits. Certain matin, très tôt une infirmière nous dit que le Dr Capgras nous attend dans son bureau. « Mon cher ami » dit-il ». « Il n'y aura rien de fait ni pour vous ni pour moi-même : l'Assistance publique qui considère les malades psychiques comme des mineurs dont elle a charge, oppose son veto à ce que ses mineurs assistés soient filmés ».

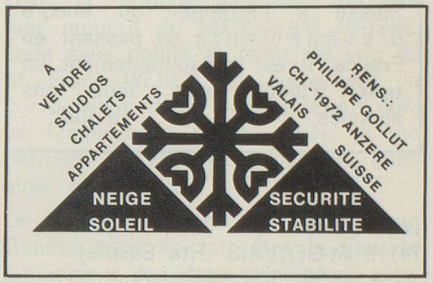
Quarante années ont passé. Nous n'avons pas besoin de consulter nos vieux papiers pour revivre notre expérience de l'asile des femmes.

Et c'est *In Memoriam* de notre malheureuse tentative de faire œuvre sociale que nous avons entrepris de lire le texte de Marie-Louise von Franz. L'érudition de l'autrice est d'une ampleur encyclopédique fondée par des années de studieuses lectures et par l'empirisme de la psychiatrie aux côtés de son maître Carl Gustav Jung. Nous ne nous aventurons certes pas ici dans la controverse d'une lecture de Hegel ou de Nietzsche. Nous nous bornerons à exposer notre opinion à l'égard de l'écrit de l'élève de C.G. Jung ; écrit scientifique dans lequel nous sommes entrés comme dans un laboratoire d'idées préconçues en fonction d'une foi devant laquelle nous nous inclinons profondément justement parce que cette foi est absolument désincarnée et parce que les trop humaines contradictions que nous vivons en ne croyant qu'à la chair génératrice de la psyché nous portent tout naturellement à croire à l'existence d'aucuns êtres élus par leur spiritualité. Aussi, nous nous inclinons devant la foi adamantine que nous ne partageons pas de Marie-Louise von Franz parce qu'elle est le moteur de plus de trois cents magnifiques pages d'amour.

Lorsqu'en 1934, Marie-Louise rencontra Carl Gustav, elle a dix-neuf ans et lui cinquante-neuf. Elle est aux sens de notre esprit une jeune fille cérébrale qui croit à la raison pure et à l'amour « *usque ad mortem et ultra.* Lui est un savant couvert de femmes et qui, âgé de deux fois trente ans célèbre le culte des joies phalliques. Dans l'immédiat le reste est silence chez Marie-Louise von Franz qui, quarante ans après, vit en union d'esprit avec son maître bien-aimé et lui consacre donc plus de trois cents magnifiques pages d'amour sous forme d'une magistrale leçon de psychopathologie que doivent lire tous ceux-là dont nous sommes sûrs qui continuent d'avoir soif d'apprendre. Voici, page 115 un exemple de la catharsis jungéenne répercutée par l'écriture aisée et l'efficace limpidité de Marie-Louise von Franz » « *Il est important dans les maladies psychiques que le patient soit pour un certain temps en contact avec l'inconscient car c'est ainsi que les tendances autorégulatrices de la psyché parviennent au conscient. Chez un être doué de faculté créatrice une relation durable est nécessaire ; d'ailleurs, elle existe la plupart du temps comme ce fut le cas chez Jung lui-même.*

S.

Editions Buchet Chastel.



CE MATIN L'ÉTÉ

I

Les volets chantent l'accueil
Du tilleul soleil levant
Fleurs comme ses demoiselles
Qui vivent sur les étangs
Ayant ailes aussi frêles
Et vertes du même vert
Si bien que souvent le vent
Les prend, la rosée aidant
Pour les filles ou les sœurs
De la vivante des sources.

II

Ai-je noté l'essentiel
De ce passage du temps ?
Est-ce furtive cette ombre
Du visage maternel
Ou lui-même ce visage
Ne pouvant être décrit ?
Est-ce le mot de mon âme
Que je retiens dans ce nid
Trop délicate colombe
Pour se dire sans naufrage.

Pierrette Micheloud
(inédit)